

UNE LETTRE DE VOLTAIRE À DAVID HUME (D 11499R)

Nicholas Cronk

Voltaire Foundation, Université d'Oxford

Voltaire à David Hume, Ferney, le 12 novembre 1763

D 11499R

369

REVUE VOLTAIRE N° 8 • PUPS • 2008

Sir,

[Voltaire thanks Hume for his « kind letter », and sends him a copy of his recently published *Remarques pour servir de supplément à l'Essay sur l'histoire générale*, « this little compendium of human follies ».]

[...] I have been y[ou]r admirer since I read y[ou]r works and I was y[ou]r friend in my heart. These sentiments are due to one who in the investigation of truth had sagacity enough to find it, an[d] enough of bold assurance to tell it. I congratulate and envy my country men who may improve in y[ou]r conversation. [...] We are generally speaking, half philosophers as we are half free. We dare neither see truth in its full light ; nor unveil openly the little glimpses we discover. [...] The abettors of superstition clip our wings and hinder us from soaring. *Te sequimur a longe*. [...]

Voltaire gentilhomme ord[inaire] de la chambre du Roy
Au Chatau de Ferney par Geneve, 12 n[ovemb]re 1763

Traduction :

Monsieur,

[Voltaire remercie Hume de son « aimable lettre », et lui envoie une publication récente, ses *Remarques pour servir de supplément à l'Essay sur l'histoire générale*, « ce petit résumé des folies humaines ».]

[...] Je suis votre admirateur depuis que j'ai lu vos ouvrages et je me sentais votre ami dans mon cœur. Ces sentiments sont dus à quelqu'un qui, en cherchant la vérité, a eu la sagacité nécessaire pour la trouver, et la confiance nécessaire pour la dire. Je félicite et j'envie mes compatriotes qui peuvent profiter de votre conversation. [...] Nous sommes en général à moitié des philosophes, comme nous sommes à moitié libres. Nous n'osons ni regarder la vérité dans sa pleine lumière, ni dévoiler ouvertement les petits aperçus que nous en découvrons. [...] Les complices de la superstition rognent nos ailes et nous empêchent de prendre notre essor. *Te sequimur a longe* [« Nous te suivons de loin »]. [...]

Voltaire gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy
Au château de Ferney par Genève, 12 novembre 1763

Publication (partielle) : catalogue Christie's n° 7233 (« Valuable manuscripts and printed books »), vente Londres, 7 juin 2006, lot 128, p. 165 (L.A.S.).

370

Nous ne connaissons jusqu'ici qu'une seule lettre adressée par Voltaire à Hume : il s'agit de la lettre ostensible, publiée en 1766 et datée du 24 octobre de la même année (D 13623), que Voltaire destina à l'écrivain écossais au sujet de Jean-Jacques Rousseau et de la querelle de ce dernier avec ses bienfaiteurs anglais¹. On sait cependant, depuis les travaux de Henri Gouhier², qu'il n'est pas du tout certain que ce texte, publié sous le titre de *Lettre de M. de Voltaire à M. Hume, du 24 octobre 1766* (s.l., 1766) et qui s'apparente à un pamphlet, ait été effectivement expédié à son destinataire. La lettre que nous présentons ici constituerait donc la seule lettre dont on dispose qui ait réellement donné lieu à un échange entre les deux hommes. Si la lettre elle-même était inconnue à Th. Besterman, il en devina l'existence (D 11499) à partir d'allusions dans deux lettres adressées aux d'Argental (D 11490, D 11496). À la différence de la lettre ostensible de 1766, cette lettre, même si l'on hésite à la qualifier de purement « privée » (concept très nébuleux dans le cas de la correspondance voltairienne...), est du moins composée principalement pour être lue par Hume, et constitue donc un document intéressant pour comprendre les relations entre les deux philosophes.

Voltaire et Hume ne se sont jamais rencontrés, et, comme nous l'avons vu, leurs échanges épistolaires ont été fort restreints ; la lettre actuelle semble bien marquer le tout premier échange direct entre les deux hommes. Il y a

1 Voir André-Michel Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire, SVEC*, 145-147 (1976), t. 1, p. 251-258.

2 Voir H. Gouhier, *Rousseau et Voltaire, portraits dans deux miroirs*, Paris, Vrin, 1983, p. 290.

donc peu à dire sur leurs relations personnelles ; mais étant tous les deux des écrivains célèbres, chacun a forcément réagi à la réputation de l'autre³. Voltaire apprécie beaucoup plus chez Hume l'historien que le penseur empirique : on constate, à partir du témoignage des volumes de sa bibliothèque, que Voltaire a très peu annoté les écrits philosophiques de Hume, alors que les œuvres historiques contiennent de très nombreux signets et marques de lecture⁴. Certes, comme Voltaire l'explique à Thiriot en 1758, Locke « est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse et après lui, je mets Hume » (D 7887). Mais au fond, il s'intéresse peu à la philosophie « métaphysique » de l'écrivain écossais, et il n'en saisit pas l'importance. Parmi les philosophes français, il n'y a peut-être que Diderot qui ait compris toute l'originalité de Hume, par exemple en ce qui concerne la théorie de la causalité⁵. Voltaire, comme la grande majorité de ses compatriotes, saluait en Hume un grand historien. Dans son compte rendu (anonyme) de la traduction française de l'*History of England*, publié dans la *Gazette littéraire* en mai 1764, Voltaire reconnaît un philosophe historien qui est aussi son disciple : « On ne peut rien ajouter à la célébrité de cette Histoire, la meilleure peut-être qui soit écrite en aucune langue [...]. Jamais le public n'a mieux senti qu'il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire⁶ ».

Voltaire admire également en Hume un frère philosophe, apôtre de la tolérance. Il considère que D'Alembert et Hume « sont au rang des premiers écrivains, de France et d'Angleterre » (D 13808) ; et en décembre 1757, dans une lettre adressée à D'Alembert (D 7499), Voltaire parle de l'importance « d'inspirer l'esprit de tolérance. Cette grande mission a déjà d'heureux succès. La vigne de la vérité est bien cultivée par des D'Alembert, des Diderot, des Bolingbroke, des Hume, etc. ».

- 3 Sur les relations entre les deux hommes, voir A.-M. Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire*, op. cit., t. 3, p. 755-768 ; et aussi E. C. Mossner, « Hume and the French men of letters », *Revue internationale de philosophie*, 6 (1952), p. 222-235 ; Laurence L. Bongie, « Hume, philosophe and philosopher in eighteenth-century France », *French Studies*, 15 (1961), p. 213-227 ; Haydn Mason, « Voltaire and Hume », dans Malcolm Crook, William Doyle and Alan Forrest (dir.), *Enlightenment and Revolution : Essays in Honour of Norman Hampson*, Aldershot, Ashgate, 2004, p. 22-37, et « David Hume : paradox and achievement », dans Terry Pratt and David McCallam (dir.), *The Enterprise of Enlightenment : A Tribute to David Williams from his Friends*, Bern, Peter Lang, 2004, p. 359-375.
- 4 Voir *Corpus des notes marginales de Voltaire*, Berlin et Oxford, Akademie-Verlag et Voltaire Foundation, 1979-, édition en cours, t. 4, p. 545-577.
- 5 Voir Nicholas Cronk, « Reading expectations : the narration of Hume in *Jacques le fataliste* », *Modern Language Review*, 91 (1996), p. 330-341.
- 6 *Œuvres complètes*, éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol., t. 25, p. 169.

Hume, pour sa part, parle peu de Voltaire. Dans son œuvre publiée, il le nomme rarement, et n'en donne qu'une seule citation – tirée de *La Henriade*⁷ ! Dans une lettre adressée à l'abbé Le Blanc en octobre 1754, Hume se montre plutôt ironique à l'égard de Voltaire et de la solidité de son argumentation philosophique : « *He has the art of couching his determinations in such lively terms, that they often carry conviction, as much as if they were supported by the strongest arguments* » (D 5967). On comprend que Hume, le plus grand penseur britannique de sa génération (et le plus ironique aussi), juge Voltaire avec la rigueur d'un *philosopher*, au sens anglais du terme ; et on comprend également que Voltaire, dans le contexte de la campagne philosophique des années 1760, apprécie en Hume le *philosophe*, au plein sens français du terme.

372

David Hume, nommé secrétaire du nouvel ambassadeur anglais, lord Hertford, arriva à Paris en octobre 1763 ; il devait y passer trois ans. Déjà, avant son arrivée, il jouissait d'une grande réputation, et il était reçu dans les milieux littéraires avec enthousiasme⁸. La rumeur circula même que Hume méditait une visite à Ferney ; c'est du moins ce que laisse entendre une lettre que le colonel James Edmonstoune adressa à Hume le 30 décembre 1763 : « *Are you to visit Voltaire ?* ». Hume lui répondit de Paris le 9 janvier 1764 qu'il avait déjà écrit au grand homme :

When I arriv'd here, all M. Voltaire's Friends told me of the Regard he always express'd for me ; and they perswaded me, that some Advances on my part were due to his Age & woud be well taken. I accordingly wrote him a Letter, in which I expressd the Esteem which are [sic] undoubtedly due to his Talents ; and among other things I said, that, if I were not confind to Paris by public Business, I shou'd have a great Ambition to pay him a Visit at Geneva. This is the Foundation of the Report you mention : But I am absolutely confind to Paris & the Court and cannot on any account leave them for so much as three Days⁹.

Comme le fait remarquer à juste titre A.-M. Rousseau, « l'allusion à ses obligations à l'ambassade sent le prétexte, dans une lettre qui ne respire, par ailleurs, ni l'enthousiasme, ni la curiosité¹⁰ ». La lettre que Hume adressa à Voltaire ne nous est pas connue. Voltaire semble l'avoir reçue entre le 9 et le 12 novembre 1763 (voir D 11490 et D 11496), et il y répond immédiatement, le 12 novembre, avec la lettre dont nous publions ici un extrait. Il est à noter

7 A.-M. Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire*, t. 3, p. 767.

8 E. C. Mossner, *The Life of David Hume*, 2^e éd., Oxford, Clarendon Press, 1980, chap. 30-35.

9 *New Letters of David Hume*, éd. R. Klibansky and E. C. Mossner, Oxford, Clarendon Press, 1954, p. 78-79.

10 A.-M. Rousseau, *L'Angleterre et Voltaire*, *op. cit.*, t. 3, p. 764.

que Hume était à Paris depuis le 18 octobre seulement : il n'a guère tardé à écrire à Voltaire, même s'il n'avait aucunement l'intention d'entreprendre le voyage à Ferney.

Le 12 novembre 1763, le jour même où il s'adresse à Hume, Voltaire écrit aussi aux d'Argental (D 11496) : « Mes chers anges, j'écrivais à M. Hume lorsque j'ai été prévenu par sa lettre. Je lui envoie les *Remarques sur l'histoire générale* que vous n'avez pas désapprouvées. Je vous supplie de vouloir bien lui faire tenir son paquet ». Trois jours auparavant, il leur avait écrit plus longuement au même sujet (D 11490) :

J'enverrai incessamment les *Remarques sur l'histoire générale* à ce M. Hume, cousin de cet autre Hume, charmant auteur de *L'Écossaise*. Ce Hume me plaît d'autant plus, qu'il a été qualifié d'athée dans le *Journal encyclopédique*. Je sens bien, mes anges, qu'il faut qu'un Français fasse les avances avec un Anglais ; ces messieurs doivent être fiers. Je ne fonde pas leur orgueil sur ce qu'ils nous ont pris le Canada, la Guadeloupe, Pondichéri, la Gorée, et qu'avec environ dix mille hommes ils ont rendu les efforts des maisons d'Autriche et de Bourbon impuissants, mais sur ce qu'ils disent ce qu'ils pensent, et qu'ils l'impriment. Il est vrai que j'agis à peu près avec la même liberté qu'un Anglais, mais je ne fais qu'usurper le droit qu'ils ont, et partant, je leur dois toute sorte de respect.

Sur plusieurs points ces remarques éclairent notre lettre. D'abord, elles confirment que le livre dont Voltaire fait cadeau à Hume, « this little compendium of human follies », ne peut être que les *Remarques pour servir de supplément à l'Essay sur l'histoire générale*, une brochure in-octavo de 86 pages qu'il venait de publier chez Cramer à Genève¹¹. Il venait d'ailleurs d'en recevoir ses premiers exemplaires : il en envoya un à Chauvelin le 18 octobre (« une petite brochure qui sert de supplément à l'histoire universelle », explique-t-il, D 11468), et un autre aux d'Argental le 19 novembre (D 11508). Il est de plus tout à fait normal que Voltaire ait désiré envoyer à Hume un livre d'histoire, étant donné la réputation de ce dernier comme historien, en France comme en Angleterre.

Ensuite, dans sa lettre aux d'Argental du 9 novembre, Voltaire évoque comme une liberté « anglaise » celle de penser et d'imprimer, thème qu'il reprend trois

11 Les *Remarques pour servir de supplément à l'Essay sur l'histoire générale* (Bengesco, n° 1690) consistent en vingt-deux courts chapitres, chacun traitant un grand thème abordé déjà dans l'*Essai* ; le texte est reproduit dans l'*Essai sur les mœurs*, éd. R. Pomeau, Paris, Garnier, 1963, t. 2, p. 900-950. L'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* avait paru en 1756 (Genève, Cramer) en sept tomes. Cramer en publia une « nouvelle édition » en 1761, toujours en sept tomes, et l'augmenta d'un huitième tome en 1763.

jours plus tard, sur un ton moins naturel, dans les remarques qu'il adresse à Hume. Nous avons affaire ici à un poncif de la pensée voltairienne ; il a déjà évoqué une idée semblable dans une lettre de 1760 (D 8881) : « Hume [...] est un vrai philosophe [...]. Je doute qu'on ait osé traduire fidèlement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés de ce monde. Il n'est pas permis encore en France d'imprimer des vérités anglaises ». Dans le cas de la présente lettre, Voltaire flatte le visiteur britannique, en s'adressant à lui en anglais, en faisant allusion au thème dit « anglais » de la liberté de penser, et en adoptant une posture de disciple (« *te sequimur a longe* »). Mais en lui parlant à la première personne du pluriel – « *we* » (quatre fois), « *our wings* », « *hinder us* » –, il établit en même temps une complicité entre l'Écossais et lui-même, évoquant ainsi la notion d'une République des lettres éclairée qui ne connaît plus de frontières nationales.

374

Le 8 décembre 1763, D'Alembert prend la plume pour remercier Voltaire de l'envoi des *Remarques*, dont il apprécie en particulier ce qu'il appelle les « apologues ». Et il enchaîne en disant qu'il admire ce texte d'autant plus qu'une certaine liberté de la presse semble permettre la vente du nouveau livre dans la capitale (D 11541) :

Je vous remercie de plus, mon cher philosophe, de vos excellentes additions à l'histoire générale, non seulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambassade de César aux Chinois, et l'arrivée du brave philosophe parmi nous sont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux c'est que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'Ésope, se vendent ici assez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de Malesherbes. Il est vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie, auxquelles j'avoue qu'ils sont assez semblables par l'importance de leurs querelles, l'objet de leur ambition, la modération de leurs haines, et l'élévation de leurs sentiments ; mais enfin il me semble que personne n'aura à se plaindre, si la presse, la religion, et la coucherie sont également libres en France.

Lord Hertford était le premier ambassadeur britannique nommé à Paris après la fin de la guerre de Sept Ans, et Hume arrivait donc dans la capitale française à un moment clé pour les relations anglo-françaises. En soulignant le thème de la liberté de penser, D'Alembert nous rappelle de plus à quel point la présence de Hume coïncidait avec un moment fondamental pour l'essor des Lumières en France. Certes, Voltaire n'appréciait pas à sa juste valeur la philosophie de Hume ; mais son admiration pour le philosophe écossais était sincère. Le comte de Creutz, qui passa par Ferney en 1765, rapporta à

Hume que « M. de Voltaire est plein de vous, mon cher philosophe. Il vous appelle son saint David » (D 12380). La lettre que Voltaire envoie à Hume de Ferney en 1763 est donc un envoi diplomatique qui vise à maintenir l'unité du parti philosophique, comme à souligner le programme « international » des philosophes. Voltaire se révèle dans cet échange un diplomate aussi doué que Hume.